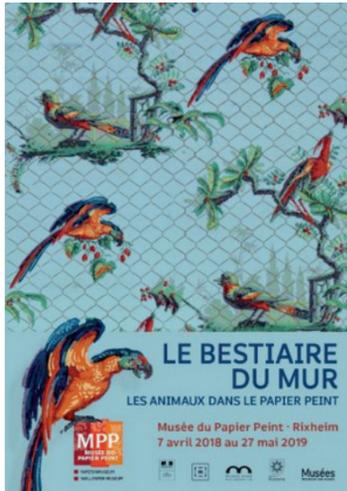


à Rixheim

■ Exposition au Musée



museepapierpeint.org

Vous trouverez sur ce site toute l'actualité du musée du Papier peint de Rixheim et des expositions en cours :

Le Bestiaire du Mur, les animaux dans le papier peint, jusqu'au 27 mai 2019.

et toujours **Papiers peints du Futur**, jusqu'au 31 décembre 2018.

A retrouver également sur www.facebook.com/museedupapierpeint/

Zuber-on-line

■ zuberderixheim.com

Merci à **Prunelle de Navacelle** (C-2) d'avoir fait aboutir un vieux projet, celui de nous doter d'un site internet familial. Aujourd'hui, elle passe la main à **Sylvie Hamzaoui** (C-6a) qui veut bien en reprendre la gestion.

Ce site est destiné à partager des informations, ainsi que des archives familiales, et à renforcer nos liens entre cousins dispersés de par le monde.

Comme ce bulletin est le vôtre, ce site est le vôtre. Faites le vivre, visitez le régulièrement et faites part de vos observations et suggestions à Sylvie : Sylvie.hamzaoui76@gmail.com

sou-ri : zuber.spoerlin@gmail.com
175, rue Saint-Jacques - 75005 Paris

Attention, pour toute correspondance, merci de noter la nouvelle adresse postale !

Directrice de la publication : Valentine Zuber.
Comité de rédaction : Pernelle Perroud, Michel Tondre.
Conception graphique : Valérie Zuber.

Contact pour diffuser dans les rubriques : michel.tondre@laposte.net

Carnet familial

NAISSANCES

Johanne Audran, le 20 juillet 2016 à Reims, fille d'Aline Audran-Ranaivoson (S-1b) et Pierre Audran

Charlie Ranaivoson, le 16 mai 2017 à Paris, fils de Vincent Ranaivoson (S-1b) et Raphaëlle Moreau

Gaspard de Kéros, le 27 juillet 2017, fils de Louis de Kéros et de Camille Lafanechère (A-11a)

MARIAGES

Claire de Mascarel de la Corbière (A11-a) et David Castel, le 24 juin 2017 à Porspoder (29236)

Victor Lafanechère (A-11a) et Sophie Roudillon, le 19 août 2017 à Saint-Christophe (03120)

DÉCÈS

Françoise Schlumberger, née Arnal (S-3c), le 7 décembre 2017

Camilla Helen Feer (C-4a), le 12 mars 2018

Reto Caprez (C-4a), le 3 avril 2018

N.B. Pour la bonne tenue de notre arbre généalogique, veuillez nous communiquer **date et lieu de naissance**

De vous à nous

■ Promotion



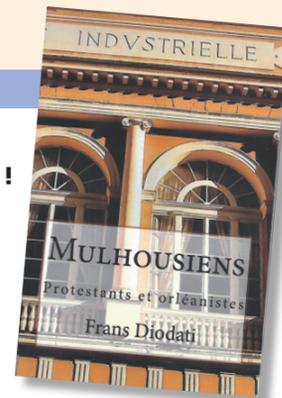
Notre cousin **François Bosshardt** (A-6a), général de corps d'armée, a été élevé à la dignité de **grand' croix dans l'ordre national du Mérite**. Les insignes de cette distinction, qui récompense les "mérites distingués rendus à la nation française", lui ont été remis le 28 octobre dernier.

Issu de Saint-Cyr, notre cousin a combattu en Indochine et en Algérie, a été blessé et cité sept fois, dont deux fois à l'ordre de l'armée, et promu commandeur de la Légion d'honneur. Notre cousin a commandé la 27^{ème} brigade alpine avant de diriger l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique, puis a été major régional à Rennes, enfin a dirigé la Section technique de l'armée.

Après avoir quitté le service actif en 1984, il a été jusqu'en 1986 conseiller militaire à l'Aérospatiale.

La rédaction du bulletin de l'association pour le Souvenir Zuber à Rixheim lui adresse, ainsi qu'à sa proche famille, toutes ses félicitations.

■ C'est paru !

■ **Mulhousiens 4^e volume**

Le quatrième volume des Mulhousiens de Frans Diodati, qui fait suite aux volumes publiés en 2015, 2016 et 2017, vient de paraître. Il a pour sous-titre Protestants et Orléanistes, et traite surtout des années de la Monarchie de Juillet et de la Seconde République, jusqu'au coup d'état de décembre 1851. Les chapitres 1 et 2 sont essentiellement consacrés à la famille Zuber. Le chapitre 3 décrit le monde des notables mulhousiens, qui accueille pendant ces années de nouvelles familles, originaires, le plus souvent, de Suisse. Mais certains de ceux qui s'installent alors à Mulhouse viennent de beaucoup plus loin, comme Teodor Brylinski, qui vient de Pologne. Les trois chapitres suivants sont consacrés au protestantisme français, suisse et mulhousien du 19^e siècle. Le rôle de la Société biblique de Mulhouse, dont Jean Zuber père est très longtemps le président, est présenté en détail dans l'un de ces chapitres. Les deux derniers chapitres de ce quatrième volume traitent surtout de la vie politique, à Mulhouse et en France d'outre-Vosges, entre 1830 et 1851.

A commander sur le site Amazon.fr et les autres sites Amazon.



mai 2018 • N° 42

les Zuber de Rixheim

Bulletin de l'association pour le Souvenir Zuber à Rixheim

Il y a cent ans, la libération de Mulhouse

vue par un descendant Zuber resté français...



Jean Zuber Braun à l'époque de ses 21 ans.

Il s'est engagé au printemps 2015 à l'âge de 17 ans avec l'autorisation de son père, alors qu'il préparait la 2^{ème} partie de son bac au lycée St Louis à Paris.

édito

Chères cousines, chers cousins,

Ce bulletin de printemps est placé sous le signe du retour à Rixheim. Alors que nous nous préparons à un week-end de retrouvailles familiales autour de la Commanderie, vous y lirez le récit de Jean Zuber (A-6a) relatant la libération de Mulhouse en novembre 1918, et son retour au foyer familial.

Reste l'engagement de notre famille dans le monde. Le n° 41 en donnait pour exemple Roger Zuber (A-12a) dont l'œuvre est plus connue dans les universités du Canada et des Etats-Unis qu'en France, et Sylvie Hamzaoui (C-6a) dont les efforts pour soutenir la Révolution de Jasmin en Tunisie ont été déçus.

Dans le même esprit, nous donnons cette fois la parole à notre cousin Olivier Refait, qui a quitté ses vignes de Bourgogne pour aller mettre ses compétences au service d'un orphelinat à Pondichéry.

C'est également l'occasion de faire la connaissance de "la cousine antipodienne" (c'est elle qui, non sans humour, se définit ainsi) dont les parents ont émigré en Australie en 1963.

Dans l'intervalle, nous avons tenu notre assemblée générale annuelle, l'occasion de faire le point des activités de notre association du Sou-Ri et d'envisager l'avenir.

L'avenir immédiat, c'est notre rendez-vous familial des 21 au 23 septembre 2018 à Rixheim. Nous espérons vous y retrouver nombreux.

Ce bulletin est le vôtre. Tenez-nous au courant de l'évolution de votre famille, de vos découvertes, de vos actions, de vos initiatives.

Bien à vous toutes, bien à vous tous.

Michel Tondre (A-3a)

Après l'armistice du 11 novembre 1918, les troupes françaises sont entrées dans Mulhouse libérée le 17 novembre 1918, le général Auguste Édouard Hirschauer à leur tête. Jean Zuber (A-6a), petit-fils d'Ivan Zuber, en faisait partie, l'occasion pour lui d'un retour à Rixheim.

Dans un texte conservé dans les archives familiales, qu'il a écrit en juin 1919, alors hospitalisé à Oran pour cause de varicelle, il raconte ces journées historiques, avec tout l'enthousiasme patriotique de sa jeunesse.

Des années après la réconciliation franco-allemande célébrée en 1962, à Reims, par Charles de Gaulle et Konrad Adenauer, et après la rencontre fraternelle de François Mitterrand et Helmut Kohl, en 1984, à Verdun, il est juste de rappeler qu'alors l'Alsace, dont la population a été moralement déchirée par la Première Guerre mondiale, n'était peut-être pas aussi enthousiaste et unanime que ce qu'en dit notre aïeul...

« Depuis mes premières culottes, j'avais rêvé d'être militaire. Pourquoi ? Pour tuer du « Boche » et reprendre l'Alsace. Alsace ! Pays rêvé que je connaissais à peine, mais dont le culte m'était inné à l'exemple de mon père¹ qui a vécu et qui est mort pour cette Alsace.

Dans toute la grande Alsace, s'il est un pays aimé entre tous, c'est Mulhouse et Rixheim. Eh bien ! à 20 ans, moi, sous-lieutenant dans l'aviation, je suis entré à Mulhouse et à Rixheim chez mon grand-père² où je suis arrivé bon second. Je laisse la première place à mon cousin Louis Zuber³, interprète militaire.

Quand je pense à l'apothéose de cette journée après plus de quatre ans de guerre, dont les deux dernières où j'ai risqué bien des fois ma vie, je suis fou ! Combien de malheureux ont perdu toute une existence à chercher leur idéal et n'y sont pas arrivés. Mais à 20 ans, j'avais réalisé le mien. Quel orgueil ! Ou plutôt quelle chance ! J'avais été descendu deux fois coup sur coup à l'attaque de septembre 1918 en Champagne. Très choqué, j'avais de la peine à me remettre et notre escadrille étant mise au repos, le commandant Cesari m'accorde 15 jours de permission.

●●● Suite page 2.

«J'étais à Paris le 11 novembre. Parmi les clauses de l'armistice, je n'en vois qu'une : nous allons rentrer en Alsace, terre française. Je bondis à Thann chez mon bon oncle Albert Scheurer⁴, toujours si gentil pour moi pendant la guerre. Je trouve la petite vallée encombrée des troupes du général Hirschauer qui s'apprêtait à faire son entrée à Mulhouse le lendemain 17 novembre. Chez oncle Albert, je vois plusieurs officiers généraux : général Tissier, l'intendant général, etc.

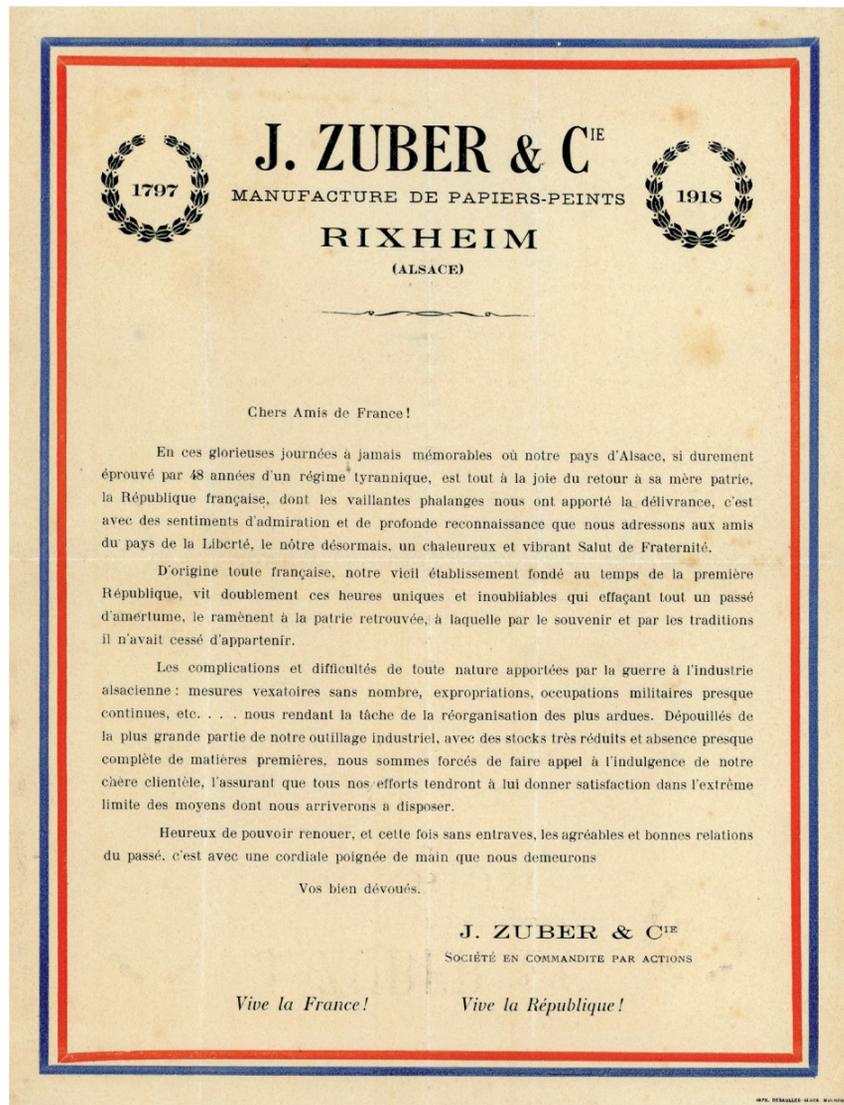
Le lendemain au petit jour, les troupes font mouvement pour entrer à Mulhouse vers douze heures. Mon oncle Albert et ma cousine Andrée Scheurer⁵, heureux civils, filent en avant de nos troupes pour aller à Mulhouse et essayer de pousser jusqu'à Rixheim. Ma tenue d'officier me forçait à attendre l'entrée officielle pour pénétrer dans la ville rêvée.

A 10 heures, l'intendant général, très obligeamment, m'emmène dans son auto jusqu'au faubourg de Dornach. Dans les villages traversés, partout, je vois des drapeaux aux trois couleurs et des enfants joyeux, criant « Vive la France ». Faubourg de Dornach, l'intendant général me laisse, il file rejoindre son cheval et prendre place dans l'état-major du général Hirschauer. Malgré l'interdiction qui m'a été donnée d'entrer à Mulhouse avant le cortège officiel, comme je vois quelques soldats circuler, je ne peux résister au plaisir d'avancer et me voilà suivant les voies du tramway jusqu'à la Société industrielle, où j'ai rendez-vous avec oncle Albert.

Dans les rues admirablement pavées, tous les gens sont endimanchés : les hommes propres et en habit noir, les femmes souvent en costume national. Les mains se tendent vers moi. Des vieux de 70, la médaille au revers de la redingote, me crient « salut, mon lieutenant ». Et des cris de « vive la France ».

Plusieurs personnes me demandent : « C'est pour aujourd'hui, Monsieur ? C'est vrai qu'ils arrivent ? ». « Ils », ce sont les troupes françaises, attendues avec quelle impatience !

Je retrouve mon oncle et ma cousine à la Société industrielle chez M. Kamerer, qui se rappelait très bien mon père, ma mère et mes frères et sœurs, pour être venu autrefois à Boussières⁶. Chez lui, comme partout, tout est en fête. C'est un véritable festin qui est préparé par ces braves gens qui mangent les provisions cachées durant les restrictions et la demi-famine boche : kugelhof, champagne... J'écoute d'une oreille distraite les récits des souffrances



Dans un tract adressé à ses clients et amis, la manufacture de papiers-peints de Rixheim J. Zuber & C^{ie} salue le retour de l'Alsace à la France et revendique son origine "toute française".

pendant ces longs mois de guerre, mais j'entends surtout les rumeurs de joie qui montent de la rue.

Tout à coup, un bruit de cloches. Ce sont les seules que les Allemands avaient laissées : celles du temple protestant. Madame Kamerer se lève et dit : « C'est le signal. "Ils" entrent au faubourg de Dornach » Plus d'appétit ! Nous nous précipitons aux fenêtres.

Les clairons, les tambours, Sambre et Meuse résonnent, couverts par instant par les clameurs d'un peuple en liesse. Quarante-huit ans qu'ils nous attendent... Nous voilà !

Un bruit de moteurs et, à 50 mètres sur la ville, une escadrille passe en lâchant des fleurs. Pour mieux voir nous descendons dans la rue et grimpons sur la grille devant la porte. A peine y sommes-nous, qu'au milieu des clairons et des vivats, débouche

une troupe de cavaliers au pas, sabre au clair, et couverts de fleurs. Ils écartent la foule et c'est le général Hirschauer et son état-major, les drapeaux des régiments, les musiques. Tous se rangent le dos au canal devant la gare.

Puis c'est le défilé : un régiment d'infanterie, un deuxième régiment, un régiment d'artillerie... Ce qu'il fallait voir surtout, c'était la foule. On la sentait frémissante. Par instant, il y avait silence, puis de longs cris de « vive la France », « vive les libérateurs », « vive l'armée »...

Pour mieux voir le défilé, nous allons jusqu'à une maison avec balcon, juste en face des généraux. Ma cousine connaissait à peine les propriétaires qui nous reçoivent avec la plus grande cordialité.

Sur le balcon déjà plein, nous trouvons deux places en nous serrant et, après les régiments, nous voyons le long cortège :

notables de la ville, vétérans de 1870, sociétés de gymnastique, de musique etc. Puis, plusieurs centaines de jeunes filles, toutes en costume national si voyant, toutes avec des fleurs passent et offrent leurs bouquets aux généraux et officiers à cheval. Ils ne savent plus où les mettre : dans les bottes, dans les baudriers... partout. Hirschauer a un beau geste : il prend un gros bouquet, le détache et envoie les fleurs à la foule des jeunes Alsaciennes. Tous les officiers l'imitent.

Le défilé est fini. Le général commandant la division se place face au général Hirschauer et aux drapeaux et commande : « Garde à vous. Présentez armes. Au drapeau ». Éclatent alors les fanfares des deux régiments. D'abord la fière sonnerie, puis la Marseillaise...

La Marseillaise ! Ce fut effroyable. Je dirais plutôt aujourd'hui : ce fut un moment d'émotion intense et intraduisible. Quarante-huit ans que ces gens peinaient, écrasés sous la botte allemande. Quarante-huit ans qu'ils la voulaient, notre France. La voilà ! « Allons, enfants de la patrie... », tous entonnent l'hymne, car tous, même des petits, qui ne savent pas le français, connaissent au moins ces paroles.

Mais on entend des sanglots et la foule, brisée par l'émotion, se tait. Il n'y a plus que la Marseillaise, sortant tout clair de cinquante instruments. Les mouchoirs sortent, les gorges se contractent, les dos frissonnent. C'est fini, et alors ce sont des clameurs immenses : « Vive la France et vive les libérateurs ». Puis c'est la dislocation et nous partons rejoindre mon oncle pour aller à Rixheim chez mon grand-père.

Ici, deux anecdotes pour montrer l'esprit des Alsaciens à notre arrivée. Sur le balcon face au défilé, une dame me demande : « Monsieur, n'avez-vous rien qui vienne de France, journal ou autre ? Nous aimerions tant un objet de France ». Je fouille mes poches. Rien. Si, l'indicateur de l'Est. Je le montre, m'excusant de rien avoir d'autre. « Mais si, Monsieur, donnez-moi cet indicateur, si vous n'en avez plus besoin ». Et mon interlocutrice toute émue regarde les noms des pays chers : Belfort, Nancy, Troyes, Chalons. Cet indicateur est aussi un peu de la France attendue.

Toujours sur ce balcon le maître de la maison m'offre un cigare, cigare d'avant-guerre, rareté pendant ces années de souffrances. J'accepte et le garde à la main. Alors une jeune alsacienne, probablement une des filles de la maison, me demande : « Pourquoi ne fumez-vous pas, Monsieur ? »

en Australie !

■ Une cousine antipodienne

Véronique Helmridge-Marsillian (C-3a) est la fille unique, non mariée et sans descendance, de Jacqueline Marie Geneviève Zuber⁸ née en 1932 à Montbéliard et de Armand Helmreich-Marsilien né en 1922 à Vienne. Ses parents se sont mariés en 1957 à Paris avant d'émigrer en Australie en 1963. En 1980 ils ont opté pour un patronyme à la consonance plus locale, Helmridge-Marsillian et des prénoms plus anglo-



Jacqueline est elle-même la fille de Daniel Robert Zuber (1899-1988) et Geneviève Rossel (1909-1989).

« Mes parents ont émigré en Australie en décembre 1963. J'avais presque cinq ans. Mon père fut maître de conférences en français à l'université de New England. Ma mère avait travaillé comme assistante sociale à Paris, mais l'Australie n'a pas reconnu ses diplômes. Ils ont passé la majorité de leur vie à des recherches intellectuelles indépendantes. Mon père a écrit des livres de philosophie, ma mère

« Je crains de gêner mes voisins avec la fumée ». Dans un sourire elle me répond : « Mais, Monsieur, on a le droit de tout faire maintenant : nous sommes en République ! »

A 15 heures, je rejoins mon oncle Albert et nous partons dans son auto civile pour Rixheim. Le matin, il avait déjà vu mon grand-père, mais l'avait trouvé très affaibli et craint qu'il ne me reconnaisse pas. Ah ! Cette route de Mulhouse à Rixheim, ce qu'elle me rappelle de vieux souvenirs ! »

Ici s'arrête le texte écrit à Oran. Cinquante ans plus tard, Jean Zuber se remémore que c'est ce 17 novembre 1918 qu'il a revu pour la dernière fois son grand père, alors âgé de plus de 90 ans et décédé peu après. Entre-temps, Ivan Zuber, pratiquement sans nouvelles de



Véronique est, à sa connaissance, la seule descendante australienne des Zuber/Spoerlin.

des livres sur l'archéologie de la Grèce. Un livre de mon père a été publié et je dois m'occuper des autres manuscrits. Moi-même j'ai passé mon doctorat es lettres en littérature allemande. J'ai enseigné à l'université de Sydney. J'ai écrit et publié des livres notamment sur la poésie baroque allemande et sur un peintre australien contemporain. A présent je suis une femme de lettres indépendante. Mon sujet est l'identité du véritable auteur des œuvres qui ont été publiées sous le nom de Shakespeare. Je travaille à une longue étude de William Stanley, le sixième Comte de Derby, dont le frère aîné a employé Shakespeare dans la troupe dramatique de sa famille très riche et très cultivée. Ce sujet me convient d'autant plus que Stanley a passé en France les années 1582/83 à la cour d'Henri III. La politique de ces années-là est reproduite dans les comédies françaises du dramaturge. »

sa famille durant toute la guerre, avait perdu ses trois filles, son fils et l'un de ses petits-fils, Roger Farjat⁷. Le jour de la libération de Mulhouse, il aura laissé ce message à Jean Zuber : « Je devrais me réjouir un jour comme aujourd'hui. Mais j'ai eu trop de malheurs, je ne peux plus être heureux ».

1 Jean Zuber (1861-1915) marié à Berthe Risler.

2 Ivan Zuber (1827-1919).

3 Fils d'Henri Zuber et gérant de la manufacture Jean Zuber & Cie.

4 (1848-1924), l'époux de Fanny Zuber (1855-1917).

5 La première épouse d'Ivan Scheurer, le fils d'Albert et Fanny Scheurer-Zuber.

6 La papeterie de Torpes Boussières (Doubs) dont Jean Zuber avait la direction.

7 (1882-1914), le fils d'Émile et Marie Farjat-Zuber.



Une famille à Pondichéry



Olivier Refait (A-13a) et son épouse Cécile sont partis vivre un an à Pondichéry, comme bénévoles en mission auprès d'orphelins atteints du sida et d'enfants des rues, avec leurs cinq filles : Jeanne, 16 ans, Alix, 14 ans, Camille, 13 ans, Agnès, 11 ans, et Hélène, 8ans. Voici leur témoignage.

Nous habitons Auxerre (Yonne), Cécile donnant des cours de soutien scolaire, étant moi-même entrepreneur à mon compte, comme viticulteur à Tonnerre. Désireux d'orienter nos vies différemment, et surtout de donner à nos filles une ouverture sur le monde et surtout sur des réalités humaines et sociales différentes, nous fomentions le projet de partir en famille servir dans un pays en développement.

Nous avons alors rencontré un frère de Saint-Jean, hospitalisé à Auxerre, qui nous a parlé de sa communauté active à Pondichéry, et ce fut comme un appel à aller y servir.

Dans un premier temps, nous y avons passé une semaine en septembre 2016, pour préparer notre aventure, et nous avons été conquis par l'Inde, ses racines spirituelles et familiales, ses valeurs de respect, de partage, et de liberté.

En outre, le lycée français, condition essentielle pour nos enfants, était très attrayant, avec des effectifs par classe de 15 à 20 élèves.

Mais l'aventure n'est pas si aisée. Il nous a fallu d'abord vendre notre maison pour ne pas avoir sa charge pendant notre année de bénévolat, puis déléguer la gestion du domaine viticole et du gîte de groupe de manière acceptable, pour nous générer un revenu suffisant. Ensuite, il nous a fallu obtenir un visa, parcours du combattant particulièrement compliqué car l'Inde prend très peu de volontaires.

Finalement, après beaucoup de recherches, beaucoup de papiers, et surtout beaucoup d'attente, nous avons obtenu un visa "Employment" d'un an pour Cécile, engagée par une ONG locale, «Sharana», qui accueille des enfants des rues, intervient en milieu carcéral et se charge de l'insertion des femmes. Nos filles, quant à elles, ont obtenu très facilement des visas «Student».

Notre aventure commence début septembre 2017, plus d'un mois après la rentrée scolaire, décalée en juillet à Pondichéry. Les filles rattrapent assez facilement et rapidement les cours. Nous sommes logés dans une grande maison de location à proximité du lycée, dans le quartier indien de Colas Nagar.

Pondichéry, ancien comptoir français, est encore marqué par la colonisation. Le front de mer est un «quartier blanc», avec de belles maisons coloniales et des noms de rues français.

Nous avons rapidement commencé nos missions, Cécile dans une crèche de Sharana, avec seize enfants de cinq et six ans, moi à Shanthi Bhavan Children's Home, qui accueille 57 orphelins infectés par le sida. Cet orphelinat a été créé par les frères de Saint-Jean, il y a une vingtaine d'années. Aujourd'hui il est principalement géré par des travailleurs indiens salariés, les frères n'étant que quatre sur place. Une trentaine d'adultes sidéens sont aussi accueillis à côté des enfants.

Cécile va s'occuper de la mise en place d'outils pédagogiques pour la crèche. Passionnée de photos, elle devient aussi progressivement le reporter officiel de l'association.



Jeanne et Alix Refait devant le temple de Tanjore (X^e siècle), classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Il n'a pas fallu moins de 8000 hommes, 6000 éléphants et 5000 chevaux pour construire ce temple consacré à Shiva.



**Santhosh avec Lockchmi,
la première de la ferme
installée à l'orphelinat**

Ma mission va consister à gérer l'entretien des bâtiments et des jardins, à mettre en place et à suivre les projets en cours et à venir, à bâtir une ferme en permaculture, à développer la section parrainage d'enfants au sein de l'association de soutien française «Nambikkay» («espérance» en Tamoul), à lever des fonds pour les projets, et à mettre en place une communication et une levée de fonds en Inde, inexistantes à ce jour.

Les conditions de vie de certaines familles sont très difficiles. C'est souvent la maman qui travaille et reçoit un salaire mensuel de 4 à 5000 roupies (50 à 65 euros). Le mari, quand il ramène un salaire, dépense souvent celui-ci à ses propres fins, sans se préoccuper de la famille, souvent pour boire. L'alcoolisme est très présent à Pondichéry, seule ville du Tamil Nadu où la vente d'alcool est libre. Il génère aussi, bien souvent hélas, des violences conjugales et sur les enfants. Il n'existe bien entendu aucune protection sociale, et beaucoup d'intouchables (caste inférieure) ne sont jamais soignés. Beaucoup d'indiens gardent un membre tordu, parfois à angle droit, à vie, faute d'avoir été plâtrés.

Beaucoup de familles vivent dans la rue sous une bâche, ou dans des cabanes en feuilles de cocotier, dans des conditions d'hygiène très rudimentaires. Simplement dans notre rue, deux intouchables vivent en permanence dehors sur le trottoir, passant

chaque jour dans toutes les maisons pour réclamer de l'eau et à manger. Ils sont rayonnants, semble-t-il très heureux de leur vie !

Le sida est présent en Inde, il reste marginal en proportion, mais très inquiétant en valeur absolue. Il provient majoritairement de l'infidélité des hommes, et de prostituées infectées à 85% par le virus. Sa propagation est difficile à enrayer du fait de l'ignorance incroyable des indiens quand aux questions sexuelles, qui restent totalement tabous.

Shanthi Bhavan accueillait au début des adultes infectés qui venaient ici pour mourir, laissant souvent un ou des enfants seuls et infectés de naissance. La trithérapie permet aujourd'hui de les maintenir en vie et de leur assurer un avenir. Shanthi Bhavan Children's Home, où ils évoluent dans une atmosphère familiale, leur donne cette chance.

L'accent est mis sur leur éducation. Ils sont chacun scolarisé à la carte dans des écoles privées dans sept différents établissements de Pondichéry, et apprennent tous à parler anglais lors des deux heures et demie d'étude quotidienne données par sept enseignants extérieurs. Plusieurs suivent aussi actuellement des études supérieures brillantes, et s'insèrent normalement dans la vie active.

Ils vivent une vie quasiment normale. Leur entourage, par exemple à l'école, ignore le plus souvent leur maladie. Leur suivi médical est assuré par deux infirmières à demeure, notamment pour leur faire prendre leur traitement quotidien, et mensuellement par un médecin spécialiste du sida.

L'expérience humaine vécue par notre famille est extraordinaire, car le contact avec les plus pauvres est vivifiant.

La joie de vivre s'étale à chaque instant sur les visages des enfants, malgré leurs pathologies très lourdes



Leur joie de vivre est permanente, y compris au profond de l'épreuve, et nous interpelle, vers la simplicité du bonheur.

Notre condition de bénévoles change aussi nos relations aux autres, nous fait découvrir combien l'homme est finalement bon, dès lors que l'on enlève toute relation commerciale et financière.

Enfin, il est difficile de parler de l'Inde sans évoquer la spiritualité : tout indien est spirituel dans sa croyance bien sûr, mais surtout dans tout son être, par le yoga notamment. Et cela en fait des personnes ancrées dans le présent, alors que nous même, nous projetons bien souvent dans le passé et le futur.

Tous ces enseignements vont maintenant devoir trouver leur place dans nos vies, et particulièrement celles de nos filles, lors de notre retour en France, pour les bâtir, davantage avec ces acquis, qu'avec des souvenirs, pour continuer l'aventure vécue, au quotidien.

Quelques aspects de la vie quotidienne de notre cousin et de sa famille sont relatés sur leur blog de voyage :

www.unefamilleapondi.org

Shanthi Bhavan Children's Home est financé par l'Association française «Nambikkay»

Vous pouvez parrainer un enfant de l'orphelinat en remplissant une fiche sur le site internet

www.nambikkay.com

Nourrir un enfant ici coûte 1€ par jour, le prendre en charge entièrement coûte 1832 €/an.